

RELATION DU VOYAGE DE MGR. DE PRILLY EN ALGÉRIE.

Un des dignes représentants de l'épiscopat français qui ont voulu accompagner, de la terre de France à la rive africaine, les vénérables reliques du grand saint Augustin, rendues à leur chère Hippone, Mgr de Prilly, évêque de Châlons, a adressé d'Alger, au clergé de son diocèse, une touchante relation de son pieux pèlerinage. Nous regrettons que les bornes qui nous sont imposées ne nous permettent pas de reproduire intégralement ce récit si intéressant. Nous en donnons au moins à nos lecteurs la partie où est racontée, avec une expression de sentiments qu'ils partageront, l'arrivée à Bone et la translation à Hippone du gage qui imprime à la conquête de l'Algérie le sceau indélébile de son caractère religieux et civilisateur :

« Le vent n'ayant pas cessé d'être favorable, nous pûmes arriver après trois jours de traversée en Afrique, et nous trouver en vue de Bone, dont nous découvriions, dès le matin, les rochers, les côtes arides, les fortins et les minarets, la rade enfoncée dans les terres.

« Ici la scène change, s'anime de plus en plus, et prend un plus grand caractère. Jusqu' alors tout s'était passé entre nous ; maintenant c'est une immense population d'Arabes, de Maures, d'Européens, de gens de tous pays, qui vont se mêler à nous, et qui nous attendent au bord de la mer avec impatience. Pour les joindre, nous nous dirigeons vers le port, après avoir décrit vers la baie un long circuit, formant avec nos chaloupes et canots une longue file qui s'avancait gravement en ordre de procession. Rien n'était plus beau et plus solennel ; le bruit des rames seulement interrompait nos cantiques et le chant des psaumes. Les évêques, réunis dans la dernière chaloupe et revêtus de leurs ornements, fermaient la marche. Enfin, nous lions à bord, et nous foulons, armés des reliques de saint Augustin, la terre d'Afrique, pour la conquérir à notre manière et y implanter de nouveau cette foi chrétienne qui y fleurissait autrefois, qui y a opéré tant de merveilles. On y verra se renouveler ces prodiges, nous l'espérons, de la grâce de Dieu, par l'intercession d'un grand saint.

« Je n'ai pas besoin de dire que nous fûmes accueillis avec le plus tendre et le plus religieux empressement par tous les Français et par les autorités civiles et militaires, qui s'étaient rassemblées pour rendre leur premier hommage au saint évêque d'Hippone, que nous rapportions dans son ancienne cité. Ah ! que ses os ont dû tressaillir à la vue de ces montagnes, de ces plaines, de ce beau pays encore tout plein de sa gloire ! Un magnifique autel avait été érigé au milieu de la grande place de Bone ; on l'avait décoré d'étoffes, de vases, de tapis, de feuillages, de fleurs ; car nous trouvions là, au mois de novembre, toutes les richesses du printemps. Tous les habitants de la ville assistaient à cette cérémonie. On avait choisi ce lieu, parce que l'église n'est qu'une mosquée obscure et petite, concédée pour le culte divin, qui ne pouvait suffire à toute la population. Le soleil y était ardent, nos cœurs ne l'étaient pas moins ; car qui pouvait rester froid et indifférent à la vue d'un tel spectacle ! Ah ! qu'il était consolant de voir le divin sacrifice de l'autel offert devant nous et dans un pays où la religion était bannie depuis si longtemps, et qui n'en avait plus conservé de traces !

« Et quelle admirable journée que celle où les précieuses reliques furent portées solennellement à Hippone, qui n'est éloigné de Bone que d'une demi lieue seulement ! La plaine, les collines, les montagnes retentissaient de nos chants. Le coup-d'œil était enchanteur, on se croyait transporté au ciel. Hippone, à dire vrai, n'a presque rien conservé de son ancienne splendeur ; mais cette fois elle semblait revivre au moins par l'affluence de ses habitants, et, en quelque sorte, se relever de ses ruines. Les reliques, précédées d'un clergé nombreux et de diverses congrégations, étaient portées par des piétons revêtus des plus riches ornements, et qui se relevaient tour à tour. A mesure qu'elles avançaient sur la terre habitée autrefois par saint Augustin, elles étaient saluées par de nouveaux cantiques, par des chants d'allégresse, et recevaient de nouveaux honneurs. On les encensait continuellement ; elles étaient parées des plus belles fleurs. A leur suite venaient les autorités du pays et de brillants états-majors ; les troupes, dans la plus belle tenue, formaient la haie, faisant observer l'ordre le plus parfait. On y voyait même un grand nombre d'Arabes venus de la plaine et du désert. Les riants coteaux qui environnent le monument nouvellement érigé étaient couverts de spectateurs ; partout régnait la joie et la plus douce et la plus vive. Des groupes même s'étaient formés jusque sur les arbres ; et, à travers les branches d'oliviers, de lauriers roses, apparaissaient de riches turbans et des bonnets grecs, de

beaux et joyeux enfants venus en troupes, et que la curiosité avait attirés à cet admirable spectacle, si nouveau pour eux. De toutes parts s'élevait un murmure flatteur où se mêlaient les prières, les chants de l'Eglise et de doux concerts. Enfin, on était ému, transporté, à la vue de cette pompe auguste, de ce tableau si varié et si gracieux, où tout respirait la piété et remplissait tous les cœurs.

« Ce fut Mgr. l'archevêque de Bordeaux qui célébra la sainte messe, à laquelle assistaient six évêques en chapes et en mitres. Il prononça ensuite un discours plein de chaleur et d'à-propos, qui fut écouté avec une religieuse attention. Mgr. Dufêtre, évêque nommé de Nevers, y ajouta de saintes paroles, et déclara l'intention où il était d'ajouter désormais à son nom *Dominique* celui d'*Augustin*.

« En somme, toute l'éloquence humaine ne saurait peindre tout ce que ces différentes scènes ont eu de sublime et d'attendrissant. Il faudrait, pour en bien parler, en avoir été témoin, avoir respiré l'air d'Hippone, avoir été échauffé, si je puis le dire, par son beau soleil. C'était de la joie, de l'admiration, un enthousiasme tout français et tout chrétien ; on aimait à se communiquer ses pensées et ses sentiments ; tout était plein du souvenir de la gloire du nom d'Augustin. Ah ! c'est lui, je n'en doute point, qui nous a valu les consolations que nous avons goûtées dans cet heureux jour, et que personne de nous ne regrettera d'être venu chercher si loin.

« Mais, parce que les corps avaient besoin aussi d'un peu de réfection, une très-belle collation, ou plutôt un excellent repas nous fut offert par M. le général Randon, si distingué par l'élevation et la noblesse de ses sentiments. Tout avait été disposé dans les ruines mêmes d'un vaste édifice qui servait jadis à des usages publics, et qui touchait, dit-on, à la demeure de saint Augustin. Quoi qu'il en soit, elles sont vénérables par leur antiquité et imposantes par leur masse. Ces voûtes hardies qui subsistent depuis tant de siècles, et si longtemps condamnées au silence, retentissaient alors des mâles accents d'une musique guerrière. Les hyènes et autres animaux farouches qui y viennent souvent chercher leur retraite nous avaient fait place, et rien n'avait apparu qui pût troubler notre fête. Une de ces hyènes avait été vue dès le matin dans cette contrée. Seulement, de superbes ruines qui bravent depuis 1400 ans l'injure du temps, et qui sont sans doute destinées à voir encore s'écouler de longues années, à moins qu'Hippone, grâce à la religion et à la France, ne se relève de son abaissement. Dieu seul peut faire ce miracle, qui serait un triomphe pour la religion.

« Au même jour où nous rapportions dans ces lieux les reliques de saint Augustin, M. Gaume envoyait de Paris (quelle heureuse pensée !) la collection des œuvres du saint docteur qu'il a imprimées ; elle est destinée à reposer dans son tombeau et à être unie à ses cendres.

« Je ne parle pas des visites que nous fîmes à quelques tribus arabes, éparées dans la contrée : l'accueil que nous y reçûmes fut touchant. Les chefs, à qui notre intention avait été annoncée, vinrent à notre rencontre, sur leurs confins, à la tête de leurs cavaliers. Des paroles de bienveillance et de paix, des salutations tout amicales et de gracieux compliments furent échangés à l'aide de truchemens : *Ce sont des amis*, leur dis-je, *qui viennent vous voir, qui vous apportent l'expression de leurs vœux pour vous et pour vos familles ; les bénédictions du ciel qu'ils demandent pour vous sont plus précieuses que l'or ; Dieu habite sous la tente des Arabes du désert comme dans le palais des rois*. Ils furent touchés de ces paroles, et je puis dire édifiés. Du lait nous fut offert dans des vases de bois, et chacun en but à son tour pour se conformer à l'usage. Tout était bien simple sous ces tentes. Des chiens en défendaient vivement l'entrée ; on ne parvenait qu'avec peine à leur imposer silence. Les animaux domestiques y étaient mêlés à la famille ; un jeune enfant, qui était né la veille, y reposait dans une écorce de liège ; tout y trouvait sa place. On avait, pour nous faire honneur, étendu sur le sol quelques tapis de poil de chameau ; mais quelque chose manquait à ce que cet accueil avait de gracieux et d'aimable. « Ah ! me disais-je, si ces étrangers, héritiers des mœurs et de la manière de vivre des patriarches, en avaient conservé la foi, ils seraient comme nous chrétiens ; au lieu qu'ils ne connaissent d'autre loi que celle de Mahomet ! » Hélas ! cette pensée était affligeante. Espérons que saint Augustin, revenant dans ces contrées qu'il a évangélisées et sanctifiées autrefois, y fera revivre et briller la lumière ; que ce sera le fruit de nos conquêtes et de nos travaux que Dieu bénit, et dont toute la gloire lui appartient ; *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo, etc.* »